

Manzoni en France

Le sujet a déjà été abordé plusieurs fois par les italianistes français, à commencer par la thèse, en 1943, de Dorothée Christesco sur *La fortune d'Alexandre Manzoni en France* (Paris, éditions Balzac), pour arriver, à proximité des centenaires de 1973 et de 1985, à l'article de Jacques Goudet «Fortuna e sfortuna di Manzoni in Francia», de 1970¹, et à celui de Christian Bec «Ce bon monsieur Manzoni: la lecture de Manzoni en France (XIX^e-XX^e siècles)», de 1986². A côté de ces travaux plus généraux sur la «fortune» de Manzoni je veux également rappeler, sur le sujet plus spécifique de la critique manzonienne en France, l'intervention de Lucienne Portier au congrès de 1973, publié dans le septième volume des *Annali manzoniani* (1977)³.

J'essaierai donc d'être plutôt synthétique sur la période déjà examinée par mes prédécesseurs, en m'arrêtant plus longtemps en revanche sur quelques points qui n'ont pas encore été traités et en particulier sur les quinze dernières années, et sur les perspectives qui s'ouvrent aujourd'hui.

Ce qui a déjà été dit se résume en une constatation plutôt désolée: l'œuvre de Manzoni a été peu lue et peu appréciée en France tant par les écrivains que par les intellectuels. Les italianistes font naturellement exception: mais, comme observait Goudet en 1970, «ceci ne signifie pas que Manzoni vive dans la culture française: cela signifie seulement qu'il existe un enseignement d'italien». A propos de ce dernier, il faut tout de suite ajouter que l'observation faite immédiatement après par Goudet, à savoir que dans les lycées où l'on étudiait l'italien les élèves en lisaient au moins quelques extraits dans les anthologies, avait été rectifiée, quinze ans plus tard, par Bec («En 1970, peut-être, mais l'on doit bien constater que les manuels postérieurs à cette date réduisent la part des *Promessi sposi* à quelques maigres pages, au profit des textes journalistiques ou d'écrivains italiens contemporains»), et qu'après quinze autres années elle est à abandonner complètement: les manuels et la pratique de l'enseignement de

1 Paru dans *Quaderni francesi*, 1970, pp. 457-482.

2 *Revue des Etudes Italiennes*, t. XXXII, numéros 1-4, janvier-décembre 1986, pp. 77-86.

3 L. PORTIER, «La critique manzonienne en France», in *Annali manzoniani*, vol. VII (Atti del X Congresso Internazionale di Studi Manzoni), Milano, Casa del Manzoni, 1977, pp. 65-79.

l'italien dans les lycées français, dont le but est désormais purement linguistique et résolument contemporain, ne prévoient même plus «quelques maigres pages» des *Fiancés*. Manzoni y est totalement ignoré⁴.

Le succès au XIX^e siècle d'un Manzoni contrefait, souvent par de graves mutilations textuelles, en lecture édifiante pour l'enfance, la jeunesse et les familles chrétiennes ne fait que confirmer le constat qu'il n'a pas eu vraiment de succès dans le champ culturel entendu en un sens plus strict.

Quelles sont les causes de cette absence? Christian Bec, reprenant Jacques Goudet, pense en premier lieu que, dès le début, le «décalage» entre le développement historique de l'Italie et celui de la France aurait influé négativement: certains des thèmes des *Fiancés*, comme l'occupation étrangère, le catholicisme libéral, la lutte contre la féodalité, d'actualité pour les Italiens, auraient été loin de l'intérêt des Français du XIX^e siècle, qui ne connaissaient pas alors d'occupation étrangère, se divisaient entre catholicisme social et intégrisme, et ne connaissaient plus, depuis la Révolution, les privilèges féodaux. «Modernes pour les Italiens, les *Promessi sposi* – conclut Bec – sont dépassés pour les Français ou dépourvus d'actualité»⁵.

Le même critique indique en deuxième lieu, avec abondance de références aux titres des collections, aux préfaces, et même aux illustrations allégoriques qui ornent certaines éditions, la transformation, déjà évoquée, des *Fiancés* en livre édifiant: «Catholicisé et moralisé de façon ostentatoire, le roman de Manzoni est réservé un temps à ce public particulier que l'on vient de dire. Lourd handicap dont les italianistes français ne parviendront pas à le libérer au XX^e siècle»⁶.

Troisième et dernière cause proposée, active du XIX^e à aujourd'hui: la «natura Gallorum» telle que la définissait Machiavel. «Plus largement [...] – c'est toujours Christian Bec qui parle – Manzoni nous semble souffrir d'un ostracisme qui tient à la mentalité des Français [...] Les intellectuels français ignorent en effet pour la plupart, ou considèrent avec un certain

4 Et l'on devrait ajouter qu'à l'Université la situation n'est pas nécessairement meilleure, car ce qu'on appelle en Italie les parties de programme ou les cours «institutionnels» n'existant pas en France, il peut arriver et il arrive même souvent qu'un étudiant termine ses études universitaires d'italien et parfois sa thèse de doctorat sans avoir jamais lu Manzoni (ceci ne valant naturellement pas pour l'année où Manzoni – tous les six ou sept ans – est choisi comme «sujet» d'une des épreuves des concours recrutant les professeurs d'italien).

5 Art. cit., p. 83.

6 *Ibid.*, p. 84.

dédain, leurs confrères étrangers»⁷. A ceci il faudrait ajouter que les intérêts culturels des Français se seraient déplacés, à partir du XVIII^e siècle, vers d'autres aires géographiques: l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie d'abord, au XX^e siècle les Etats-Unis, enfin l'Amérique latine. «Si bien que, sauf rares exceptions, les écrivains italiens n'obtiennent plus en France que des succès d'estime; ils ne font plus recette»⁸.

Il me paraît que ces affirmations doivent être aujourd'hui remises en discussion.

En ce qui concerne la première cause il est facile de noter que les *Fiancés* ne se réduisent pas à de tels éléments: s'ils s'y réduisent, une fois l'Italie unie et les privilèges féodaux abolis, le livre aurait dû ne plus avoir d'intérêt même dans sa patrie. Je laisse de côté la question du catholicisme libéral, social ou intégriste, parce que je reviendrai plus loin sur une certaine incompréhension française du catholicisme manzonien. D'autre part des livres évoquant des problèmes «non français» et des sociétés «moins évoluées» ont connu et connaissent en France un large succès (de Garcia Marquez aux romans d'auteurs maghrébins...).

Quant à la transformation des *Fiancés* en livre édifiant, opérée au XIX^e siècle et poursuivie au début du XX^e siècle, c'est une chose désormais tellement lointaine que seuls les critiques la connaissent. Bec lui-même a d'ailleurs évoqué, à la fin de son étude, la «brise légère» d'un «retour de fortune» pour l'auteur des *Fiancés*, entre les années soixante et quarante: celui qui a vu le roman traduit et proposé par des intellectuels de gauche (Albert Monjo, Paul Guilloux) dans des collections comme le «Club du livre progressiste» et qui a porté, en 1982, à la réédition la traduction Monjo des *Fiancés*, avec une introduction d'Italo Calvino⁹ et la vieille traduction Latour (1843) de la *Colonne infâme* (l'unique jusqu'à aujourd'hui réalisée en France), avec une introduction de Leonardo Sciascia¹⁰.

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*

9 Paris, Le Chemin Vert, 1982. En Allemagne, l'écrivain contemporain qui a favorisé la redécouverte des *Fiancés* (et avec de bons résultats, à en juger par le nombre de réimpressions) a été Umberto Eco (voir les éditions avec son introduction München, 1985, 1988, 1991 et 1995).

10 Paris, Maurice Nadeau (Papyrus), 1982. La même traduction toujours avec l'introduction de Sciascia a été proposée à nouveau en 1993: nouvelle édition établie par Pierre-Armand Dubois, Toulouse, Ombres («Petite bibliothèque Ombres»). Avec l'introduction de Sciascia la *Colonna infame* a été proposée également en espagnol (trad.

De l'efficacité de cette «brise», Bec avait peut-être quelques raisons de douter («[elle] aura de la peine à soulever la mer d'indifférence qui accable Manzoni en France»¹¹). Je ne dispose pas – non plus que Bec alors – de données précises sur les tirages et les ventes. Certes il s'agissait d'éditeurs relativement petits, et il me semble que les volumes ont été rapidement hors commerce. Mais il faudrait néanmoins signaler comme un fait positif que cette «vague» a servi d'antidote à celle du XIX^e siècle, à cette «odeur de sacristie» dont on a parlé, et qu'avec Calvino et Sciascia elle a signifié non plus un accaparement idéologique mais une reconnaissance de la complexité problématique et en somme de la modernité de Manzoni.

Et nous en arrivons au troisième point, parce que le discours sur la «natura Gallorum» n'explique pas encore tout. Il faudrait en tous cas en rapprocher les raisons plus spécifiques liées au rapport entre la France et l'Italie, évoquées, justement en ce qui concerne «Manzoni fra Italia e Francia», par un travail lucide de Dionisotti¹² et, de façon plus générale, mais en termes on ne peut plus éclairants, par un livre à deux mains au titre symptomatique: *Un'amicizia difficile: conversazioni su due secoli di relazioni italo-francesi*, publié il y a quelques mois par Sergio Romano et Gilles Martinet¹³. Si l'on fait ensuite un bilan des quinze dernières années, on ne peut pas vraiment dire que la culture italienne soit négligée par l'édition française. J'ai déjà évoqué Sciascia et Calvino, qui sont des auteurs italiens

Di Fiori, Barcelona, 1984; trad. Gallego, Madrid, 1987) et en allemand (trad. Boerner, Berlin, 1988 et München, 1990).

11 *Ibid.*, p. 86.

12 Publié dans AA. VV., *Forma e vicende. Per Giovanni Pozzi*, Padou, Antenore, 1989, pp. 497-511. Dionisotti indique le déclin rapide, entre convention de 1864 et guerre de 1870, de l'alliance franco-italienne de 1859 et l'instauration en Europe, autour de 1870, d'un «système fondé sur des conquêtes nationales et des revanches: d'où un comportement toujours plus défensif et répulsif également dans les rapports littéraires» (p. 511). Il en donne pour preuve un article publié par Barbey d'Aurevilly à la mort de Manzoni: «En France, un écrivain catholique à sa manière, Barbey d'Aurevilly, publia pour l'occasion un article intitulé *Les petits grands hommes*, où le titre est justifié par l'exemple de deux Italiens, Manzoni et Rattazzi, récemment décédés, et avec une illustration concise de la thèse que «les demi-grandeurs comme les grandeurs complètes manquent à l'Italie». Le dernier écrivain italien de grandeur moyenne avait été Alfieri. Leopardi, loué en son temps en France par Sainte-Beuve et d'autres, «n'avait du léopard que dans son nom [...] ce poète de la mort est mort-né, ce poète du néant était un néant lui-même». Il n'y a pas de force de style qui rachète cette folle bestialité» (p. 510).

13 Milan, Ponte alle Grazie, 2001.

lus et diffusés en France. Mais même en abandonnant le cas de la littérature contemporaine et de tout le XX^e siècle, désormais largement présent dans les catalogues des livres disponibles et qui a pu compter sur des traducteurs sensibles et compétents comme, entre autres, J. P. Manganaro pour la prose et les regrettés Ph. Renard et B. Siméone pour la poésie, une vaste opération de traduction et présentation des classiques italiens est en cours en France ces derniers temps, qui est en train de remédier à de graves lacunes. Il ne s'agit plus seulement de Dante ou de Machiavel (traductions de J. Risset, L. Portier, M. Scialom et J.-Ch. Vegliante de la *Commedia*; éditions, pour chacun, des *Opera omnia*), ou de Boccace, Pétrarque, le Tasse, Goldoni ou Pirandello (traduits depuis longtemps déjà) mais aussi, désormais, pour ne citer que deux exemples, de l'Arioste et de Leopardi. L'*Orlando furioso* est désormais proposé en deux traductions intégrales (M. Orcel et A. Rochon) quand l'unique édition en français disponible dans le commerce était depuis longtemps celle de l'*Orlando furioso raccontato da Italo Calvino*, où les citations substantives de l'Arioste étaient confiées à une vieille traduction en prose. Leopardi lui aussi bénéficie, depuis peu, dans la vague du centenaire récent et peut-être du nihilisme, de nouvelles éditions des *Canti* (eux aussi introuvables jusqu'à ces dernières années!) mais encore des *Operette*, du *Zibaldone*, des *Pensieri*, du *Discorso sul carattere degli Italiani*, et même de la publication des œuvres de critique. La vraie question semble être alors: pourquoi Leopardi et pas Manzoni? J'ignore quel succès de librairie ont eu ces ouvrages de Leopardi, souvent tirés à peu d'exemplaires, et s'ils ont vraiment servi à introduire leur auteur au cœur de la culture française. Il reste le fait, positif, qu'est passée en France l'image d'un Leopardi non seulement poète mais aussi penseur, et pas seulement l'image, qui existait déjà un peu – sûrement plus que celle de Manzoni penseur – mais encore et surtout la disponibilité des textes. En somme, on a réussi à faire passer en France «tout Leopardi». Et là on pense alors, en contraste, à Manzoni, dont l'unique œuvre actuellement dans le commerce en France est les *Fiancés*, dans l'édition économique «Folio» Gallimard de 1995, à laquelle on peut seulement ajouter les quatre poésies présentes dans l'*Anthologie bilingue de la poésie italienne* parue l'année précédente dans la bibliothèque de la Pléiade.

Essayons de faire tout de suite le point sur ces deux ouvrages, auxquels se réduit le nouvel apport éditorial français relatif à Manzoni ces quinze dernières années. Nous élargirons ensuite le discours à quelques figures et

aspects de la critique manzonienne en France. Enfin nous avancerons quelques perspectives pour aujourd'hui et demain.

L'édition «Folio» des *Fiancés* avait beaucoup d'atouts pour devenir cette «bonne occasion» de reconquête des «lecteurs perdus» qu'espérait Giovanni Macchia dans l'importante introduction rédigée exprès pour elle et finalement anticipée, dans l'attente de la parution du livre français, dans le volume publié chez Adelphi en 1994 *Manzoni e la via del romanzo*. Pour la première fois de nos jours, le chef-d'œuvre manzonien était accueilli dans une collection d'une grande maison d'édition comme Gallimard¹⁴, et qui plus est dans une collection économique de très grande diffusion. Et un critique de la stature de Macchia s'engageait, avec sa connaissance de la culture française, dans le rôle difficile de «passeur» en jouant habilement sur de possibles références aux cultures française et européenne sans dissimuler aux Français leurs faiblesses, évoquant par exemple les peurs de Goethe («Que diront de ce roman [...] les messieurs du *Globe*? [...] les Français réservent rarement à une œuvre le même accueil favorable que les Allemands. Les premiers ne s'adaptent pas facilement au point de vue de l'auteur»)¹⁵ ou la «non-lecture» de Lamartine (qui se plaignait des longueurs de l'épisode de Gertrude tout en l'appelant Clarisse...)¹⁶, mais aussi, très ouvertement, après Hofmannsthal, ce qui constitue une clef importante du roman en même temps que la pierre d'achoppement plus ou moins inavouée de beaucoup d'approches, également françaises: sa simplicité, son ancrage dans le réel, son esprit profondément chrétien¹⁷. On peut dire maintenant que l'«opération» est réussie: l'éditeur, que je remercie pour son

14 Après l'éditeur «Delta», avec la nouvelle parution en 1968 de la traduction erronée et incomplète de Rey-Dusseuil, corrigée cependant et complétée dans les notes de commentaire; après les «Editeurs réunis», le «Club du livre progressiste» et les «Editions Le Chemin Vert» respectivement pour les éditions 1960, 1967 et 1982 de la traduction Monjo; et après les «Editions Rencontre» de Lausanne pour les différentes impressions de la traduction Magrini-Guilloux (1956, 1964, 1971).

15 Cf. éd. Milan, Adelphi, 1994, p. 111 (et préface à la trad. franç. citée, p. 48).

16 Cf. *ibid.*, p. 119 (préface à la trad. franç. citée, p. 51).

17 Cf. *ibid.*, p. 106 (préface à la trad. franç. citée, pp. 45-46). L'essai de Hofmannsthal (1927) est lisible en français in Id., *Lettre de Lord Chandos et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980. Mais de la thèse de Waille (1890) à la conférence romaine de 1927 de Hazard, pour ne citer que ces deux textes, la critique française plus sensible a signalé bientôt la «vérité» et la «simplicité» manzonienues; avec les mots de Hazard: «... le don de vérité que possède le roman: la vérité, compagne et amie de la simplicité manzonienne». Une bonne année pour la critique manzonienne ce 1927, qui est également l'année de l'*Apologia* de Gadda.

information, me communique qu'après le premier tirage de dix mille copies, rapidement épuisé, il a déjà effectué deux réimpressions, pour une production totale de 19000 copies. Les quatre dernières années les ventes se sont calées sur la moyenne de 100 volumes par mois.

Quelques ombres à ce tableau positif. Le fait que cette importante opération ait bénéficié d'une préface d'un critique italien doit certainement être salué comme un signe d'ouverture, mais semble aussi, dans le même temps, un aveu de faiblesse des études italiennes locales. Et cette dernière impression est, me semble-t-il, confirmée par le «dossier» accompagnant le texte, dû à un italianiste français¹⁸.

Nous pouvons lire sous la plume de celui-ci – et je me limite à cette «perle» significative, énoncée trois fois – que Manzoni publia en 1823 «la première édition du roman intitulé *Fermo e Lucia*»¹⁹. A l'absence de précision et d'attention philologique (pourquoi, pour donner un autre exemple, quand Shakespeare est cité en note aux pages 839-840, ne pas recourir à la traduction Le Tourneur, déjà utilisée du reste dans le précédent commentaire de Raimondi et Bottoni?) l'auteur du «dossier» supplée en nous fournissant en revanche, sous le titre «Notice historique», une interprétation politique et sociologique du roman, comme si, après les belles paroles de

18 Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse de la traduction. Mais voilà, dès le début on aurait des observations à faire. Dans l'introduction, après nous avoir parlé du manuscrit du XVII^e siècle et de son intention d'en reprendre la série de faits en en changeant la «forme», Manzoni écrit: «Ecco l'origine del presente libro, esposta con un'ingenuità pari all'importanza del libro medesimo». Voici la traduction de l'édition «Folio»: «Et voilà l'origine de cet ouvrage, que j'expose avec une ingénuité aussi grande que mon livre est gros». Comme on peut le voir, la phrase très fine de Manzoni, qui parle de l'importance du livre et non de ses dimensions en quantité, se matérialise ici de manière inacceptable. Treize ans auparavant j'avais eu l'occasion d'écrire à ce propos: «Si le livre est de peu d'importance, selon les déclarations de modestie de rigueur pour Manzoni, il y a aussi peu d'ingénuité dans l'explication de son origine et donc il ne faut pas trop y croire (et le manuscrit n'existe pas). Si on concluait au contraire que le livre est important, on ne devrait plus reconnaître à Manzoni que le mérite d'avoir été le découvreur et le conteur d'une histoire qu'il n'a pas inventée. L'extraordinaire intensité de cette phrase manzonienne réside dans son ambivalence». Et ceci confirme, s'il le fallait, qu'une traduction appelle toujours à une confrontation critique avec le texte dans toute sa profondeur...

19 p. 829 (et cf. aussi p. 824 et p. 830). On pourrait s'amuser à signaler, avec un peu de méchanceté, la «coquille» «Girolamo Boccadoro» pour «Girolamo Boccardo» à la page 826, exacte répétition de la coquille de la source italienne qu'est la chronologie du volume «Lil» (Letteratura Italiana Laterza) de Nigro, suivie dans les plus petits détails...

Macchia, le lecteur devait sentir le besoin d'avoir finalement une explication claire, en quatre petites pages, de ce qui serait le problème fondamental: la position politique de Manzoni.

Une chose encore. L'essai de Macchia se conclut, comme chacun sait, par de belles pages sur l'*Histoire de la colonne infâme*, reprises d'autre part sur la quatrième de couverture. Bien: le texte de la *Colonne infâme*, qui, nous dit Macchia, constitue un ensemble unique avec le roman dans son édition définitive (le mot «Fin» n'apparaissant pas en effet en conclusion des *Fiancés* mais seulement à la dernière page de la *Colonne*), ne figure pas dans cette édition!

Pour les poésies publiées dans l'*Anthologie* de la Pléiade: il s'agit de la *Pentecoste* (incomplète: il n'y a que les dix premières strophes!), de *Ognisanti*, du *Cinque maggio* et du chœur de l'acte III de l'*Adelchi*. La note de présentation de Manzoni qui l'accompagne est, encore une fois, très décevante. Je ne veux pas faire ici l'inventaire des lacunes et des imprécisions factuelles (entre autres l'*Histoire de la colonne infâme* aurait été écrite en 1832!²⁰). Je dirai seulement que certaines perspectives critiques sont pour le moins surprenantes.

On n'évoque pas un seul des *Inni sacri*, même pas la *Pentecoste*, et on écrit au contraire: «Après avoir rédigé, en 1819, ses importantes *Osservazioni sulla morale cattolica*, il [Manzoni] conçut un poème intitulé *Sopra il nome di Maria*, puis, pour commémorer le douloureux anniversaire de la mort d'Henriette, le *Natale del 1833*, pièces qui [...] témoignent, au regard du caractère souvent oratoire des précédentes compositions, d'une remarquable qualité de recueillement»²¹. Les *Versi improvvisati sopra il nome di Maria*, de 1823, à côté du *Natale del 1833*, comme exemple d'une «remarquable qualité de recueillement»? Mais il s'agit de «vers improvisés» oralement, sans valeur et, comme tels, justement ignorés, par exemple, dans l'édition Leri des poésies religieuses de Manzoni!

Pour le roman, la même note avance cette autre proposition singulière: «Peut-être s'agissait-il moins, au départ, pour l'auteur, d'écrire un roman que de composer un essai historique susceptible de se prêter à une lecture

20 Cf. p. 1647 du volume cité. Dans le chapitre consacré à Manzoni, dû à M. Pantaloni, du *Précis de littérature italienne*, dirigé par C. Bec (Paris, P.U.F., 1982), chapitre qui a peut-être constitué la base (je ne dirai pas le *festboden*!) de la présentation dont on est en train de parler, on pouvait déjà lire: «En 1829 il avait commencé sa *Storia della colonna infame*, publié en 1832» (*Précis*, p. 309)!

21 *Ibid.*

plus aisée du fait qu'il était conduit sous une forme narrative»²². Je pense que la lecture des lettres à Fauriel, désormais possible également dans le beau volume de la nouvelle édition nationale, aurait peut-être dissuadé le critique d'émettre une hypothèse aussi téméraire. Quant aux différentes rédactions du roman, la note nous dit que les modifications entre *Fermo e Lucia* (l'ébauche de 1823) et «*Ventisettana*» (la première édition, de 1827) «en renforcèrent certains aspects – notamment l'esprit de fidélité aux valeurs incarnées par le christianisme évangélique, et de soumission aux décrets de la divine Providence»²³. Le critique a dû se dire que, pour Manzoni, avec un peu de «christianisme évangélique» et de «Providence» (naturellement, en augmentation progressive d'une œuvre à l'autre), il ne pouvait pas se tromper. En ce qui concerne la rédaction définitive, dont il ne donne pas la date, la note nous informe seulement – mais là le défaut est commun également à une bonne partie de la critique et de la philologie italiennes – qu'il s'agit d'un texte revu du point de vue linguistique; rien n'est dit à propos du fait que l'édition de 1840 est enrichie de 500 illustrations de Gonin, voulues et suivies une à une par l'auteur dans leur exécution et leur insertion dans le texte.

Mais, en somme, n'est-ce pas là la grande tradition de la critique manzonienne française, celle évoquée avec quelque ironie par Lucienne Portier, «en imitant – respectueusement – le ton de certaines généalogies»: «Hazard a engendré Portier, Portier a engendré Goudet...»²⁴.

22 p. 1648.

23 *Ibid.*

24 L. PORTIER, *La critique manzonienne*, cit. p. 75. Pour les autres contributions françaises des trente dernières années sur Manzoni, en excluant celles auxquelles nous faisons référence ailleurs dans notre travail, cf. les travaux de M. PANTALONI (sur «Les fonctions de l'espace urbain dans les *Promessi sposi*» in AA. VV., *La ville dans la littérature italienne moderne*, Lille, 1974), M.-G. MARTIN-GISTUCCI, («A. M. et la «fable innocente des *Fiancés*», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1976, pp. 340-357), S. CARPENTARI MESSINA (édition commentée de la traduction de Fauriel de l'*Adelchi* et de la *Lettre à Chauvet*, Saint-Etienne, Centre d'Etudes Foréziennes, 1979), M. DAVID («Manzoni et l'«idéologie»» in *Revue des Etudes Italiennes*, 1986, pp. 42-76; mais David était déjà l'auteur de l'étude «Manzoni e il fiore del male», in Id., *Letteratura e psicanalisi*, Milano, Mursia, 1967, pp. 317-360) et J. M. GARDAIR («M. critique de la «grandeur»», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1986, pp. 106-112). Dans des zones proches de la critique manzonienne on trouve ensuite les travaux (sur Lamennais, Pellico, Nievo, d'Azeglio) d'A. M. Rubat de Merac, M. Colin et G. Virlogeux. Et J. Lacroix s'est intéressé et s'intéresse encore, dans sa production fertile, à la littérature du XIX^e siècle, avec également des renvois à Manzoni. A l'essai sur la Révolution

Décédée à 102 ans en 1996, L. Portier a été une grande figure des études italiennes en France et son travail de synthèse que lui avait demandé Hazard dans les années cinquante et qui parut en 1955 est, même dans les dimensions brèves imposées par la collection, une présentation de tout Manzoni²⁵. Il n'est pas étonnant que ce soit justement L. Portier qui ait proposé à Gallimard, en vue du centenaire de 1973, une Pléiade des *Œuvres complètes* de Manzoni, pour laquelle elle avait déjà prévu une équipe de traducteurs. Elle-même racontait avec regret le refus qu'elle avait essuyé: «N'est-ce pas humiliant, en effet, pour un italianiste français de reconnaître que Manzoni n'est pas connu en France? Voulez-vous quelques faits récents? Il y a trois ans quand on a pensé à ce centenaire manzonien, aussitôt s'est présenté à l'esprit le projet d'une édition des œuvres complètes dans la collection de la Pléiade. Pour être très sûre d'une réalisation en temps voulu j'avais déjà constitué une équipe de traducteurs, mais la Pléiade a refusé... Aussi monstrueux que cela paraisse, Gallimard ne connaît pas Manzoni»²⁶. C'est peut-être un signe positif, allant dans le sens de la réalisation de son rêve, que Gallimard puisse constater aujourd'hui que les *Fiancés* se vendent... Elle en serait certainement contente. Mais si on pense qu'en 1991, aux Editions du Cerf, elle publiait à 97 ans un livre sur Rosmini (*A. Rosmini. Un grand spirituel à la lumière de sa correspondance*) on comprend que son intérêt n'était pas pour le seul roman mais dépassait l'œuvre littéraire...²⁷

De Goudet, qui s'est occupé de Manzoni depuis sa thèse en 1961, avec différentes interventions, jusqu'à un compte-rendu – de 17 pages! – d'un

française, E. Esposito et G. Saro ont dédié des contributions lors de l'anniversaire de 1989. Encore plus récentes sont les interventions de B. Toppan et de son élève E. Chaarani Lesourd, respectivement sur le rapport avec la culture française et sur le roman historique du XIX^e siècle italien.

25 L. PORTIER, *A. Manzoni*, Paris, P.U.F., 1955, 222 p.

26 L. PORTIER, *La critique manzonienne*, cit., p. 65.

27 Sur Manzoni et Rosmini voir, de L. Portier: «Les grandes amitiés de Manzoni: Antonio Rosmini», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1986. Parmi ses autres contributions: «La conversion d'A. M.», in *La vie spirituelle, ascétique et mystique*, 1938, 1^{er} juillet, pp. 60-79; «La providence des *Promessi sposi*», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1955, pp. 216-229; «A. M. à Paris», in *Notiziario culturale italiano*, 1973, pp. 19-30; «M. à Saint-Roch: naissance d'une légende», in *Italianistica*, 1974, pp. 54-62; «La légende d'une rupture Fauriel-Manzoni», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1974, pp. 49-79; «Peste et torture au XVII^e siècle», *ibid.*, 1976, pp. 103-109; «I silenzi del Manzoni», in *Italianistica*, 1980.

étrange livre d'«Anticritica manzoniana» dans la *Revue des Etudes Italiennes* de 1996²⁸, je ne peux pas parler ici longuement (mais mon maître Giovanni Getto rédigea l'introduction à son *Manzoni europeo* à Lyon, où en 1970 il avait été accueilli justement par Goudet...). Seulement, il me semble qu'à lui Goudet – catholique intégriste et d'extrême droite – comme à un autre critique français plus jeune de quelques années dont le nom doit être cité ici, Norbert Jonard²⁹ – d'école marxiste et résolument antireligieux –, en dépit de nombreuses analyses de valeur et de contributions spécifiques, échappe, par une sorte de barrage idéologique, le caractère du catholicisme de Manzoni.

Pour Goudet, Manzoni est trop «illuministe» pour être catholique; pour Jonard, il est trop catholique pour être «illuministe»: chez aucun des deux, il n'y a de place pour une interprétation du catholicisme, qui ne soit ni réactionnaire ni fidéiste.

Pour Goudet, celui de Manzoni, trop imprégné des Lumières et manquant d'«une grande connaissance de la théologie chrétienne», ne serait pas «le catholicisme tel qu'il est». Jamais descendu vraiment dans les «racines de son être», le catholicisme se trouverait en réalité «en porte-à-faux dans sa conscience». Le roman souffrirait en conséquence d'une dichotomie (et

28 Cf. J. GOUDET, *Catholicisme et poésie dans le roman de M. I promessi sposi* (Lyon, Imprimerie générale du Sud-Est, 1961, 600 p.; seconde éd. Lyon, L'Hermès, 1976). Parmi les articles dispersés, à part le déjà cité «Fortuna e sfortuna di Manzoni in Francia», rappelons: «Genesi dell'Adelchi», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1964; «Anticléricalisme chrétien de Dante à Manzoni», *ibid.* 1968; la lecture de *Fermo e Lucia*, t. III, chap. IX, édité par l'Accademia dell'Arcadia de Rome en 1971; «La Francia nella formazione e nell'evoluzione di M.», in *Lettere italiane*, 1973, pp. 57-70; «Gli anni francesi del M. (1805-1810)», in *Italianistica*, 1973, pp. 133-171; «M. e i suoi amici francesi», in *Atti del convegno di studi manzoniani 1973*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1974, pp. 149-179.

29 De N. Jonard je rappelle: «Le diable dans les *Promessi sposi*», in *Rivista di letterature moderne e comparate*, genn. 1972, pp. 119-133; «L'épilogue des *Promessi sposi*», in *Italianistica*, genn. 1980, pp. 130-140; «Les temps dans les *Promessi sposi*», in *Kwartalnik Neofilologiczny* (Warsaw), 1984, pp. 109-123; «Manzoni illuministe?» in *Revue des Etudes Italiennes*, janv. 1986, pp. 94-105; «Les *Promessi sposi* et le roman familial de Manzoni», in *Les langues néo-latines*, 4^e trim. 1987, n° 263, pp. 63-81; «La peur dans les *Promessi sposi* de Manzoni», in *Revue des Etudes Italiennes*, 1991, pp. 45-57. Voir également les pages dédiées à Manzoni dans le *Dictionnaire universel des littératures* (Paris, P.U.F., 1994), dans la synthèse *Le romantisme italien* (Paris, P.U.F., «Que sais-je?», 1996) et enfin dans la toute récente *Histoire du roman italien. Des origines au Décadentisme*, Paris, Champion, 2001.

on se rappelle Croce, mais aussi Moravia) entre le placage du «catholicisme» et la «poésie».

Pour Jonard au contraire, Manzoni, avec le choix de la voie irrationnelle de la foi, aurait complètement tourné le dos aux Lumières, allant objectivement de pair avec Bonald, Maistre, et les penseurs de la contre-révolution³⁰. J'ai fait mon «Habilitation» avec Jonard et je me rappelle combien c'était une entreprise désespérée de lui faire admettre que Manzoni ne pouvait pas être confondu avec Maistre et les contre-révolutionnaires français, qu'il pouvait exister un christianisme différent, qui se voulait conscience problématique de la modernité.

Qu'est-ce que la France est en droit d'attendre de ses études italiennes? Davantage de philologie (en Italie il y en a peut-être trop, mais ici un peu plus ne ferait pas de mal)³¹, un peu moins d'idéologie, un peu plus de curiosité enfin, de connaissance, de «tout Manzoni»...

Mais en dehors du succès éditorial des *Fiancés* de Gallimard, auquel nous avons déjà fait allusion, il existe quelque chose qui incite à espérer: le projet, que j'espère conduire rapidement à bon port, d'une édition française des œuvres³² et l'attention récente des éditeurs pour Rosmini³³ semblent être de bon augure pour une réception plus ample et plus favorable, en France, de tout Manzoni.

30 Cf. en particulier, sur ce point: «Manzoni illuministe?», cit.

31 J'utilise ce mot pour indiquer une attention à l'établissement de textes sûrs et une érudition précise dans les commentaires et les apparats critiques.

32 A paraître, à partir de 2004, chez l'éditeur du présent volume.

33 Après le déjà cité L. PORTIER, *Antonio Rosmini (1787-1855). Un grand spirituel à la lumière de sa correspondance*, Paris, Les Editions du Cerf, 1991, cf. A. ROSMINI-SERBATI, *Introduction à la philosophie*, édition préparée par Jean Marc Trigeaud, Bordeaux, Bière, 1992; *Philosophie de la politique*, introduction de J. M. Trigeaud, Vienne, 2000; M. C. BERGEY, *La robe de pourpre. Vie d'Antonio Rosmini*, Paris, 2000.